Dreyfus, Martine & Juillard, Caroline. — *Le plurilinguisme au Sénégal. Langues et identités en devenir* Paris, Karthala, 2004, 358 p.

Marie-Ève Humery

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/6077>

DOI : 10.4000/etudesafriaines.6077

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 15 septembre 2006

Pagination : 654-658

ISBN : 978-2-7132-2123-1

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Marie-Ève Humery, « Dreyfus, Martine & Juillard, Caroline. — *Le plurilinguisme au Sénégal. Langues et identités en devenir* Paris, Karthala, 2004, 358 p. », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 183 | 2006, mis en ligne le 13 octobre 2006, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/6077> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.6077>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Cahiers d'Études africaines

Dreyfus, Martine & Juillard,
Caroline. — *Le plurilinguisme au
Sénégal. Langues et identités en
devenir* Paris, Karthala, 2004, 358 p.

Marie-Ève Humery

- 1 La sociolinguistique commet ici un ouvrage d'importance. Grâce à un travail d'enquête considérable qui fonde de nombreuses données statistiques, des illustrations par des micro-portraits individuels ou familiaux des langues de communication et autres extraits d'échanges discursifs présentés ici, les deux auteures, qui collaborent de longue date sur leurs recherches sénégalaises, nous livrent une étude riche et fine sur la situation linguistique au pays des quatre fleuves et des trois thés. L'approche est à la fois proposée sous forme d'un instantané — au moment M des enquêtes — qui donne à voir comment une partie de la société sénégalaise (panorama de la région de Dakar et de la ville de Ziguinchor) fait vivre l'usage de ses langues — que celles-ci soient seulement comprises ou également parlées —, et sous forme d'une lecture diachronique par référence à une étude de 1965 (Wioland) ou plus encore à une investigation transgénérationnelle (quelles langues sont parlées par les parents et ce qu'il en reste dans les pratiques linguistiques des enfants ; quelles langues d'échanges entre grands-parents et petits-enfants).
- 2 L'intérêt central de ce travail d'équipe qui impliqua des linguistes sénégalais du Centre de linguistique appliquée de Dakar (UCAD) tels Mamadou N'diaye et Ndiasse Thiam et des sociolinguistes du département de Lettres modernes de la même université (Pape Aliou Ndao et Moussa Daff) réside dans le traitement des échanges langagiers : les usages des langues sont recensés et décrits dans la diversité de « dyades communicationnelles », *i.e.* de couples de locuteurs qui échangent des propos dans une même langue, dans plusieurs langues à la fois (alternance de langues) ou dans une langue à chaque coin de phrase recomposée par un mélange de mots appartenant à plusieurs langues bien distinctes. Ces dyades reposent sur le principe méthodologique

suivant : l'un des deux locuteurs considérés est fixe et central puisqu'il n'est autre que l'enquêté lui-même en la personne d'enfants scolarisés qui, de Pikine au Plateau ou de Santiaba à Tilène, vont déclarer en quelle(s) langue(s) ils s'expriment et en quelle(s) langue(s) on leur parle. Sont alors passées en revue l'ensemble des relations qu'un enfant peut entretenir dans sa vie quotidienne : échanges verbaux avec son père, sa mère, les membres de sa fratrie, les différents parents de sa famille plus large, ses amis ou ses camarades de classe, ses fréquentations de quartier, etc. Se dégage alors clairement tout une série de déterminants sociaux et situationnels impliqués dans le choix d'user de telle ou telle langue, alternance de langues ou mélange de langues. La démonstration du fonctionnement de ces déterminants et de leur puissance est convaincante, à condition d'une part de maintenir une vision d'ensemble sur la totalité des déterminants considérés pour chaque « cas » qui pourra éclairer un certain type d'usage de langues et, d'autre part, d'envisager que la force d'effet de chaque déterminant peut varier sensiblement d'un locuteur à un autre.

- 3 Le propos du livre est ainsi de poser un regard attentif, presque microscopique, sur les usages linguistiques de deux zones urbaines étudiées, et ce par le maniement de cette multitude de facteurs influents parmi lesquels il faut retenir le sexe, l'âge ou la génération, la langue première des parents, la profession de ces derniers, le parcours de lieux de résidence (notamment le lieu de l'enfance), la présence de certaines personnes comme acteurs de l'échange verbal ou comme « auditeur-spectateur » (susceptibles de contrôler et d'exercer une pression sur le choix des langues usitées), le contenu des messages lui-même, les lieux dans lesquels se déroulent les échanges, et même, dans le cadre de transactions commerciales, le type de produits concerné.
- 4 Les résultats analysés, quant à eux, appuient des hypothèses intéressantes, comme celle de l'existence et de la diversité de politiques linguistiques propres à chaque ethnie, que les Haalpulaar'en, les Mandingues ou les Diolas, et même les Wolofs d'une autre façon, viennent illustrer chacun selon différents types d'enjeux. Tandis que les premiers accordent une grande importance à la pérennisation de leur idiome (enjeu culturel et identitaire), les autres développent un modèle de plurilinguisme de langues africaines (enjeu communicationnel intercommunautaire), alors que les derniers considèrent déjà que leur propre langue, pourtant en position de domination dans une situation globale diglossique, est amenée à s'ouvrir toujours davantage aux grandes langues internationales qui sont aussi celles du sésame migratoire (enjeu économique et de position sociale) — français, anglais et espagnol — (à quand le chinois, l'hindi ou le tamoul ? !). Une autre hypothèse majeure — ou plutôt constat déjà assez bien établi — est ici confirmée : celle de la progression et de la domination du wolof sur les autres langues sénégalaises. Mais cette diglossie n'exclut pas pour autant un bon maintien des langues premières qui, au côté du wolof et du français, participent au développement d'un plurilinguisme actif et délibéré, plus ou moins bien vécu selon les individus et les groupes ethniques. Le niveau de relations entre terroirs d'origine et milieu urbain est également confirmé dans son influence sensible sur les usages linguistiques des populations urbaines.
- 5 Le modèle de théorie linguistique utilisé par C. Juillard et M. Dreyfus est celui de « centre-périphérie », développé à partir de 1993 par le sociologue néerlandais Abraham de Swaan (selon L.-J. Calvet, in *Pour une écologie des langues du monde*) et par Caroline Juillard elle-même, avec Paul Wald (*Langage et société*, n° 68) en 1994. Ce modèle, riche et permettant enfin de dépasser l'artificielle séparation entre

linguistique et socio-linguistique (Calvet), donne ici une parfaite illustration d'une pensée et d'une pratique heuristique qui associent la construction théorique et l'observation empirique, l'analyse sociologique et l'échange verbal enregistré comme donnée de l'enquête.

- 6 Quelques bémols, qui n'ôtent rien à l'intérêt et à la qualité générale de cet ouvrage, doivent être mentionnés. Tout d'abord, le choix terminologique de désignation des groupes ethniques et des langues elles-mêmes. En effet, outre les dénominations des langues reprises fidèlement de la bouche des enquêtés, qui peuvent expliquer par exemple qu'une jeune dakaroise déclare parler à la fois des dialectes « toucouleur » et « pulaar » comme deux langues distinctes qu'elle maîtrise, le lecteur pointilleux relève des usages récurrents par les auteures du mot « Toucouleurs » pour désigner les « Haalpulaar'en », c'est-à-dire le terme utilisé par des populations exogènes ou des populations indigènes acculturées, et même « les Pulaar », notion sociologiquement invalide. Ailleurs, est évoqué le « maure » lorsqu'il s'agit en fait de la langue hassaniya...
- 7 Ensuite, le premier chapitre, qui présente les différentes composantes ethniques du paysage humain sénégalais, force à constater que les références utilisées sont assez anciennes, voire datées. Cela se fait d'autant plus ressentir lorsqu'il est question par exemple des Soninko dont l'approche du phénomène migratoire aurait gagné à intégrer des lectures telles que celles de F. Manchuelle ou de M. Timera ou encore, en ce qui concerne la Casamance, les travaux de V. Foucher qui renouvellent la compréhension des relations entre populations casamançaises et pouvoir central ou « nordistes ». Sur ce dernier point et à la décharge des auteures, le propos central du travail entrepris n'était évidemment pas de réactualiser avec subtilité le visage des groupes socioculturels sénégalais, mais de proposer une description foisonnante des usages et des rapports de langues à partir des cas de la région de Dakar et de Ziguinchor.
- 8 Une question s'est également posée à nous : la langue arabe n'est quasiment pas évoquée dans cette étude. Si cette langue introduite au Sénégal depuis plus ou moins un millénaire est avant tout une langue de l'écrit, du religieux, elle n'en est pas moins apprise et parfois parlée non seulement par des parents ou autres membres de l'entourage familial, mais aussi par des enfants scolarisés dans des medersas ou des écoles franco-arabes ou encore poursuivant un enseignement religieux approfondi. Le parti pris de n'avoir choisi pour les enquêtes que des écoles publiques n'est pas neutre et ne permet pas de rendre compte de la présence et des modalités d'usage de cette langue qui tient pourtant une place substantielle — pas seulement symbolique — dans la vie de la plupart des Sénégalais. La question est donc celle du caractère délibéré ou non de cette absence de prise en compte de l'arabe, et se prolonge éventuellement sur les motifs d'un tel choix.
- 9 Au-delà de ces quelques points de réserves, et outre les multiples qualités méthodologiques et théoriques déjà soulignées, c'est sur le plan technique, à savoir dans la production de données statistiques que nous insisterons ici sur l'usage de deux indices que nos deux collègues développent et exploitent de façon opératoire et très pertinente. Le premier est celui de la « langue première/ethnie » (la notion de langue maternelle est délibérément écartée au profit de la « langue première » qui recouvre plus exactement la réalité considérée) qui permet de mesurer l'importance de la pratique d'une langue apprise avant toute autre dans l'enfance — ou parlée principalement, selon les enquêtes considérées —, par rapport à l'ensemble des personnes de l'échantillon ou du groupe déclarées comme appartenant à l'ethnie

correspondant à cette langue. Le calcul de ce taux est en effet indispensable dans la mesure où il permet d'évaluer la vivacité d'une langue au sein du groupe humain dont elle émane, ce que ne permet évidemment pas une simple mesure d'un taux de locuteurs par langue pour l'ensemble d'un pays. Car appréhender le niveau de dynamisme des langues — démarche essentielle en sociolinguistique — consiste à dégager notamment la relation qui existe entre une langue et le groupe socioculturel qui en est l'hôte (au double sens du mot), non seulement à travers les représentations qui les relient et les caractéristiques du milieu de vie de cette langue, mais aussi par une estimation précise de la pratique linguistique dans les situations quotidiennes des locuteurs « ethniquement » définis. Seul regret : les auteurs ont eu l'excellente idée de comparer les chiffres de leurs enquêtes à ceux produits par le recensement national de 1988 ; or les écarts qui peuvent apparaître entre les deux sources sont plus facilement imputés à des phénomènes ou des approches méthodologiques relatifs aux enquêtes de C. Juillard et M. Dreyfus qu'à une remise en question des chiffres de la direction de la Prévision et de la Statistique du Sénégal. Une critique plus approfondie, ou du moins un questionnement plus large, aurait certainement permis de mettre mieux à jour l'étendue des facteurs et des enjeux générant une fiabilité finalement assez limitée de certains taux officiels.

- 10 Le second indice est celui des « relations/langues » qui livre le taux de relations verbales entre deux personnes (l'élève enquêté et n'importe quelle personne de son entourage répertoriée dans la grille de relations possibles) dans une ou plusieurs langues. Lorsqu'une relation verbale d'une même dyade communicationnelle peut s'effectuer dans plusieurs langues, ce qui est plus que courant au Sénégal et en Afrique en général, il y a alors autant de relations/langues qu'il y a de langues usitées. Ce deuxième type de taux est lui aussi très utile puisqu'il quantifie l'ensemble des possibles réalisés en matière d'usage de langues considérées comme vecteur des échanges entre les individus. Non seulement il révèle le taux d'utilisation de chaque langue dans un vaste ensemble d'échanges verbaux courants, mais encore il permet d'envisager finement la relation entre choix d'une langue et type de relation entre les membres de la dyade. Ainsi un enfant recourt-il à toute une gamme de langues selon qu'il converse avec son père ou sa mère, avec ses grands-parents, ses frères et sœurs ou encore ses camarades de classe. La gageure était de restituer toute la complexité et la singularité de chaque cas (élèves ou familles) en évitant au lecteur de se perdre dans un capharnaüm illustratif duquel n'émergerait aucun résultat synthétique clair. M. Dreyfus et C. Juillard se sont révélées à la hauteur du défi et nous gratifient ainsi d'une mine d'informations et d'outils de recherches qui devraient satisfaire et stimuler de nombreuses recherches en cours et à venir sur les dynamiques et variations des langues du vaste « marché » bourdieusien en perpétuel mouvement de hausse ou de baisse. Dans la première partie du livre, analyses et synthèses restent cependant un peu courtes au fil des comportements individuels et familiaux exposés ; elles sont davantage développées dans le dernier chapitre portant sur les indicateurs et les changements, chapitre particulièrement intéressant qui pose le cadre des réflexions et des résultats de la discipline au cours des dernières décennies d'étude des phénomènes sociolinguistiques au Sénégal.
- 11 Au-delà des grandes tendances observables au fil des portraits et des chiffres produits, il est particulièrement intéressant de noter combien ce type d'enquête amène à des propos nuancés, à une compréhension fine, socio-anthropologique, des réalités et des dynamiques décrites. À titre d'exemple, concernant les enfants dont les parents sont de

deux origines ethniques distinctes, on apprend que le père a tendance à se faire le garant de la reproduction d'une maîtrise et d'une pratique de sa langue d'origine, tant l'enfant est considéré comme appartenant à la lignée paternelle, tandis que la mère emploie davantage la langue véhiculaire environnante que constitue le wolof, forte d'un certain pragmatisme et soucieuse de l'adaptation de sa descendance au contexte communicationnel qui favorise une insertion sociale globale. Mais en même temps, le père est aussi celui qui utilise le plus le wolof et le français dans les échanges avec ses enfants. Cela s'explique certainement par le fait (les auteures ne le précisent pas de façon synthétisante) que ses activités sociales et professionnelles lui donnent davantage accès à un bon niveau de wolof auquel bien des épouses, plus confinées dans des fonctions maternelles et de « ménagère », accèdent plus difficilement. Autre antithèse au regard de l'approche genre « mère moins attachée que le père aux langues premières » à travers un père de famille qui déclare : « “Les filles sont plus racistes”, au sens de “plus attachées à leur race”, et donc aux langues d'origine » (p. 131). Plus loin, « les filles, comme dans beaucoup d'autres familles, apparaissent plus conservatrices ; elles mélangent moins les langues [...] ». S'il est difficile d'expliquer succinctement ces apparentes contradictions — nos deux collègues décrivent d'ailleurs souvent plus qu'elles n'expliquent —, il reste au lecteur le soin de conserver cette conscience de la complexité que peut revêtir le fait sociolinguistique façonné de reliefs variés dans un paysage dense.

- 12 En deux mots, l'ouvrage est incontournable, très riche, fourmillant de pistes à approfondir et récapitulant même l'histoire de la sociolinguistique sénégalisante. Une enquête et des données intéressantes, une actualisation sérieuse et précieuse des évolutions sociolinguistiques du Sénégal !